



Daniel Paul Schreber (1842-1911). Photo tirée de *Omicar* ? n°28, janvier 1984.

SESSION 2023-2024

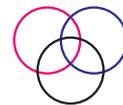
## COMMENT S'ORIENTER DANS LA CLINIQUE DES PSYCHOSES

Renseignements : Éric Zuliani ; ericzuliani@orange.fr ;  
06 72 15 52 65

## LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com - 06 72 15 52 65  
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



### Le séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966.

Séance 7, avril 2024 : Du côté de Schreber (3). Le schéma  $\mathcal{I}$ , de l'alinéa 8 (p. 568) à p. 575.

### Pour une clinique non déficitaire de la psychose

De la paranoïe de Schreber... à la psychose ordinaire

Par Bernard Porcheret

Dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose<sup>1</sup> », Lacan fait valoir la psychose non pas d'un point de vue déficitaire, mais du point de vue d'une solution à un problème impossible inventée par le sujet.

Nous nous trouvons dans une perspective logique, dont la séquence est la suivante : déclenchement de la psychose ; ravage – le vivant est radicalement déstabilisé en l'absence de repère phallique – ; mort du sujet ; restauration de l'imaginaire et restitution d'un ordre du sujet, et corrélativement production d'un document écrit, les *Mémoires*, et d'un nom, *Président Schreber*, qui s'inscrit à jamais dans la psychanalyse.

### Le déclenchement

Dans le chapitre V de ses *Mémoires*, Schreber condense l'histoire de sa maladie. Il évoque le sort qui fut le sien au cours des deux maladies nerveuses qui l'ont frappé, chaque fois à la suite

<sup>1</sup> Lacan, J. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966.

d'un surmenage intellectuel.<sup>2</sup> La première, en automne 1884. Elle guérit complètement fin 1885. Schreber reprend alors ses fonctions de président du tribunal de grande instance à Leipzig, où il a été muté, le 1<sup>er</sup> janvier 1886. La seconde débute en octobre 1893.

En 1884, à la suite de son échec aux élections du Reichstag, il est hospitalisé dans la clinique psychiatrique de l'Université de Leipzig, dirigée par le professeur Flechsig. Il se sent dominé par des idées hypocondriaques, notamment celle de maigrir. Mais, précise-t-il, aucun épisode touchant au surnaturel ne survint ; « L'essentiel était enfin que je fusse guéri et, dès lors, je ne pus qu'être empli des sentiments de la reconnaissance la plus vive envers le professeur (...) La reconnaissance de ma femme allait être plus fervente encore, il lui avait rendu son mari, ce qui fit que pendant des années, elle garda sur sa table de travail le portrait du professeur ». « Suivent avec ma femme huit années de bonheur à tous égards, comblées d'honneur, assombries seulement passagèrement par la déception plusieurs fois renouvelée de voir un jour notre union bénie par la venue d'un enfant ».

Plus tard, en juin 1893, le ministre de la Justice lui notifie en personne sa prochaine nomination de Président de chambre à la cour d'appel du Land de Dresde. Quelques rêves évoquant le retour de la maladie surviennent qui ne retiennent pas son attention ; ce ne sont que des rêves, écrit-il. « Un jour cependant, un matin, encore au lit (je ne sais plus si je dormais encore à moitié ou si j'étais déjà réveillé), j'eus une sensation qui, à y repenser une fois tout à fait éveillé, me troubla de la façon la plus étrange. C'était l'idée que, tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement. Cette idée était si étrangère à toute ma nature que si elle m'était venue en pleine conscience, je l'aurais rejetée avec indignation, je peux le dire ; avec ce que j'ai vécu depuis, je ne peux écarter la possibilité que quelque influence extérieure ait joué pour m'imposer cette représentation. »<sup>3</sup>

Schreber entre dans ses fonctions le 1<sup>er</sup> octobre 1893. Il doit acquérir, d'entrée, la considération des collègues et avocats, et surtout précise-t-il celle des cinq juges dont il assurait la présidence, tous plus âgés, et plus familiers de la pratique de ce tribunal. La charge est difficile, le couple est isolé dans cette nouvelle ville.

Dès la fin octobre, il souffre d'insomnies. Et surtout, « Il se produisit un phénomène remarquable. Au cours de plusieurs nuits (...) un craquement revenant à intervalles plus ou moins longs se fit entendre dans le mur de notre chambre à coucher (...) Je les ai reconnus pour être de façon incontestable l'effet de miracles divins, d'autant plus que c'est comme tels que les voix qui me parlent les désignent, à savoir qu'elles les appellent des "perturbations"<sup>4</sup> ... Je veux dire que d'entrée de jeu s'est manifesté l'intention plus ou moins bien définie d'empêcher mon sommeil, et plus tard de faire obstacle à la guérison de la maladie provoquée par ce manque de sommeil, dans un but qui pour l'instant ne peut être explicité avec plus de précision »<sup>5</sup>.

Précisons que le signifiant *miracle* indique un rapport direct avec Dieu avec ses effets direct sur le corps.

---

<sup>2</sup> Schreber, D. P., *Mémoires d'un névropathe*, (1903), Seuil, 1975, [34], p. 44.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, [37], p. 46.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, [38], p. 47 : note en bas de page : a. *Störungen* : brouillages radio, interférences, ou dans l'acception militaire, harcèlement.

<sup>5</sup> *Id.*

La maladie prend alors un caractère menaçant ; Schreber consulte, passe avec sa femme une nuit chez son beau-frère où il reçoit une piqûre de morphine et du Chloral ; puis se rend en consultation chez le Pr. Flechsig, qui lui annonce que de nouveaux somnifères vont pouvoir l'apaiser. Enfin, ils se rendent chez sa mère, où ils déjeunent et doivent dormir. Une suite de violents frissons le saisit. Il quitte plusieurs fois le lit pour tenter de se suicider, ce que, réveillée sur ces entrefaites, sa femme l'en empêche. « Un grave effondrement nerveux pris place. »<sup>6</sup> Flechsig, appelé à son chevet, l'emmène à la clinique dans la voiture de place.

Une phrase de Schreber a attiré mon attention : « Lorsque je repense à ce temps rétrospectivement, tout paraît me dire que le plan thérapeutique du Pr. Flechsig avait dû consister à amener l'effondrement nerveux aussi loin que possible, pour ensuite, par un brusque retournement de l'humeur, emporter d'un seul coup la guérison »<sup>7</sup>. La logique aperçue dans l'après-coup, est intéressante.

### **Le ravage**

Son esprit infiniment triste n'est presque plus occupé que de pensées de mort, et au cinquième jour il est emmené de force dans une chambre d'isolement où il tente de se suicider. Au matin, l'assistant de Flechsig lui parle excellemment et Schreber vit dès lors quelques semaines hors de sa cellule. Pourtant, son « affaiblissement nerveux » s'aggrave, en même temps que réapparaissent les accès d'angoisse. Son optimisme est totalement brisé, il ne lui reste qu'une seule issue, l'issue mortelle.

Survient un nouvel effondrement nerveux : sa femme vient le voir quotidiennement, mais, autour du 15 février 1894, elle entreprend un voyage de 4 jours pour aller voir son père à Berlin. À son retour, Schreber ne veut plus se montrer aussi délabré auprès d'elle. Les visites cessent. Il l'aperçoit parfois à la fenêtre d'une chambre en face, mais « des changements si importants s'étaient produits dans mon entourage et en moi-même que je ne crus plus voir en elle un être vivant, mais seulement une de ces formes humaines dépêchées là par un miracle, « image humaine bâclée à la six-quatre deux » (Les autres n'étaient plus que des : « images d'hommes torchées à la six quatre deux » selon la traduction de Lacan<sup>8</sup>). N'ayant pas la référence imaginaire du phallus, tous les hommes autour de lui deviennent des ombres.

« Enfin, une nuit fut décisive en particulier pour mon effondrement spirituel ; durant cette seule nuit, j'eus un nombre en vérité tout à fait inhabituel de pollutions (sans doute une demi-douzaine) ».<sup>9</sup> Il éprouve à ce moment un envahissement de jouissance sexuelle.

Schreber date de ce moment « les premières manifestations de collusions avec des forces surnaturelles, notamment d'un raccordement de nerfs que le Pr. Flechsig avait branché sur moi, de sorte qu'il parlait par le truchement de mes nerfs sans être personnellement présent [...] il me sembla que ses intentions n'étaient pas pures [...] *mais en outre*, – c'est tout du moins ce qu'il me sembla – *il n'osa plus me regarder dans les yeux*. »

« Le moment est venu d'entrer dans le détail à propos de la nature des *voix intérieures* qui depuis lors me parlent sans arrêt [...] et en même temps à cette tendance à mon avis immanente à l'ordre de l'univers, qui emporte la nécessité d'en venir dans certaines circonstances, à "l'éviration" (transformation en femme) de l'être humain (« visionnaire ») qui est entré en un commerce désormais impossible à suspendre avec les nerfs divins (rayons) ».<sup>10</sup>

---

<sup>6</sup> *op. cit.*, [40], p. 48.

<sup>7</sup> *op. cit.*, (41), p. 49.

<sup>8</sup> *op. cit.*, (45), p. 51.

<sup>9</sup> *Id.*

<sup>10</sup> *op. cit.*, [45], p.52.

Schreber attribue cette féminisation forcée à Flechsig : « Ainsi se perpétua le complot dirigé contre moi (à peu près vers mars ou avril 1894), qui visait, une fois qu'aurait été reconnu ou admis le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps changé en corps de femme à la faveur d'une interprétation ambiguë du dynamisme immanent à l'ordre de l'univers dont j'ai déjà parlé plus haut, cependant que mon corps, donc, aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement "laissé en plan" <sup>a</sup>, c'est-à-dire sans doute abandonné à la putréfaction ». <sup>11</sup>

« On me maintenait au lit des semaines entières, privé de vêtements, pour me rendre plus prompt, pensais-je, aux sensations voluptueuses susceptibles d'advenir dans les nerfs féminins qui avaient déjà été introduits dans mon corps par degrés » <sup>12</sup> Pour Schreber, les médicaments qu'il recrachait avaient pour lui le même but. Son honneur, son amour-propre viril s'insurge contre ce plan ignoble, d'autant plus que les voies du commerce avec d'autres âmes l'avaient empli de saintes pensées sur Dieu et sur l'ordre de l'univers.

Selon Lacan, « Sans doute la divination de l'inconscient a très tôt averti le sujet [Schreber avait l'idée que sa féminisation était une solution.], que faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. » <sup>13</sup>

« Cette solution pourtant était prématurée. » <sup>14</sup> En effet, l'absence de signification phallique vide le phallus de sa valeur de signifiant, il ne se présente plus que sous son versant imaginaire de pénis. *Il n'y a plus de médiation phallique* signifie qu'il n'y a plus de médiation par le vivant.

On a donc très tôt chez Schreber l'idée de sa féminisation, qui correspond à *être la femme qui manque à tous les hommes*. Il en est indigné, et la rejette. Il veut se battre avec les gardiens, refuse de manger – en effet, des voix lui disent qu'il est de son devoir de mourir de faim, d'être enterré vivant, et de s'offrir à Dieu. Pour lutter contre ce Flechsig, mais Schreber précise : « pas en personne ».

Donc, ça piétine.

### **La mort du sujet**

Le patient est donc plongé dans la stupeur catatonique. <sup>15</sup> L'idée de la fin du monde par glaciation, tremblement de terre, épidémies généralisées, s'associe à l'annonce de sa brusque disparition.

S'ajoutent aux transformations de ses organes sexuels toutes sortes de maladies d'un genre inhabituel comme la peste, qui l'amènent à prononcer des formules conjuratoires telles celle-ci : « Je suis le premier cadavre lépreux et je mène un cadavre lépreux. » <sup>16</sup> Lacan commente cette sentence ainsi : « Description très brillante, il faut en convenir, d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression du sujet,

---

<sup>a</sup> (Une note de bas de page des *Mémoires* rapporte la traduction de Lacan : "Laissez gésir".)

<sup>11</sup> *op. cit.*, [56], p. 61.

<sup>12</sup> *op. cit.*, [57], p. 61.

<sup>13</sup> « Du traitement possible de la psychose... », *Écrits, op. cit.*, p. 566.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *op. cit.*, p. 567.

<sup>16</sup> *op. cit.*, [92], p. 87.

*non pas génétique mais topique*, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant le plus mortel. »<sup>17</sup>

Nous avons affaire au syndrome de Cotard, où culminent des idées de ruine, de deuil, de transformations du corps, de sa négation, d'influences, de domination ou possession, de négation du monde, de damnation.

Les dernières visites de sa femme datent de mi-février 1894. Son séjour à la clinique de Flechsig se termine mi-juin 1894. Entre les deux, Schreber situe autour des fêtes de Pâques le souvenir d'un journal annonçant sa propre mort. Hallucination ou pas, pour lui désormais cela n'a plus d'importance.

Mi-juin, Schreber est emmené par trois gardiens non tenus pour des êtres humains, mais pour « des images d'hommes bâclées à la six-quatre-deux ». <sup>18</sup> Il séjourne alors à la maison de santé privée pour malades mentaux du Dr. Pierson, « La cuisine du diable », puis à l'asile provincial de Sonnenstein, car les âmes branchées sur lui par les raccordements l'y avaient suivi, combattant la toute-puissance de Dieu.

### **Qu'est-ce que la mort du sujet ?**

Comme effet de la chaîne signifiante, c'est-à-dire du langage, le sujet comme tel est mort, c'est-à-dire qu'il n'a aucune épaisseur psychologique. « Qu'est-ce qui va rendre compte du vivant ? Si le sujet entre comme mort dans le jeu des signifiants, c'est en effet comme vivant qu'il va jouer sa partie, par l'effectuation de la métaphore paternelle. Celle-ci, substituant le signifiant du Nom-du-Père au Désir de la mère, produisant le signifiant du phallus, a pour effet l'instauration de la signification phallique.

Lacan théoriserait quelques années plus tard la double opération d'aliénation-séparation, soit la production de l'objet *a* comme séparateur qui permet d'humaniser le désir, et rend compte du vivant. Ainsi, tous les hommes ont à se réconcilier avec leur être de vivant.

Qu'est-ce que la mort du sujet, chez un sujet qui, comme effet du signifiant est en tant que tel déjà mort ? Dire que Schreber est mort désigne le terme ultime du désastre croissant de l'imaginaire. Chez lui, le Nom-du-Père est forclos, c'est-à-dire jamais advenu à la place de l'Autre. Lacan écrit ce trou dans l'Autre  $P_0$ . Schreber est confronté à ce trou lorsque le Nom-du-Père est appelé, en opposition symbolique au sujet. <sup>19</sup> Il se produit alors une cascade des remaniements du signifiant d'où, en conséquence, va procéder le désastre croissant de l'imaginaire, gouffre ouvert dans le signifié, noté  $\Phi_0$ . Jusqu'à la régression topique au stade du miroir, dès lors réduit à son tranchant le plus mortel. N'ayant pas la référence imaginaire du phallus, tous les hommes deviennent des ombres.

Lacan rappelle que Freud avait aperçu la fonction imaginaire du phallus comme « pivot du procès symbolique qui parachève *dans les deux sexes* la mise en question du sexe par le complexe de castration. » <sup>20</sup> Lacan l'écrit ainsi : « C'est en effet dans l'économie subjective, telle que nous la voyons commandée par l'inconscient, que la signification phallique n'est évoquée que par ce que nous appelons une métaphore, précisément la métaphore paternelle <sup>21</sup> ». « Freud a jeté sur l'évolution elle-même du procès les premières lumières qui

<sup>17</sup> « Du traitement possible... », *op. cit.*, p. 568. Les italiques sont de moi.

<sup>18</sup> *Mémoires*, *op. cit.*, [99], p. 91.

<sup>19</sup> « Du traitement possible... », *op. cit.*, p. 577.

<sup>20</sup> *op. cit.*, p. 555.

<sup>21</sup> *Id.*

aient permis d'éclairer sa détermination propre, nous voulons dire la seule organicité qui soit essentiellement intéressée dans ce procès : celle qui motive la structure de la signification. »<sup>22</sup> C'est en effet dans la relation de l'homme au signifiant que ce drame se situe.

### **Comment racheter l'affaire ? Une restauration de l'imaginaire sans la référence phallique**

La solution était prématurée, puis piétinait. Pourquoi alors devient-elle une solution effective ? Lacan y répond : – « dans l'intervalle, le sujet était mort. »<sup>23</sup>

On a vu que les effets d'induction du signifiant, portant sur l'imaginaire, ont déterminé ce bouleversement du sujet que la clinique désigne sous les aspects de crépuscule du monde. La perspective logique d'y répondre va donc nécessiter de nouveaux effets de signifiant. Quels sont-ils ?

#### *L'éviration*

Schreber écrit que le mois de novembre 1895 « marque un tournant capital dans l'histoire de ma vie [...] les signes de féminisation sur mon corps avaient pris un relief si accusé, que je ne pus prétendre davantage ignorer le terme immanent vers quoi s'acheminait tout le processus. [...] En tout état de cause, la volupté d'âme devint si forte que j'en conçus, aux bras, aux mains, puis aux jambes, aux seins, aux fesses et dans toutes les parties du corps, l'impression d'avoir un corps de femme.<sup>24</sup>

« Quelques jours passés à observer ces développements suffirent à infléchir radicalement mes résolutions. [...] en dehors de me donner la mort, l'autre issue, innommable [...] je ne l'eusse envisagée que comme un objet d'horreur. [...] Or désormais, indubitablement j'avais pris conscience de ce que l'éviration était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l'ordre de l'univers et, à la recherche d'un compromis raisonnable, il ne me restait plus qu'à me faire à cette idée d'être transformé en femme ».<sup>25</sup>

Que l'éviration soit l'objet d'un "compromis raisonnable" signifie qu'il n'a plus besoin de l'organe phallique qui, lui, suppose du vivant. En effet, dans le syndrome de Cotard, le sujet peut avoir un corps parfaitement mort, et éprouver une jouissance liée à ce point.

#### *La réconciliation avec Dieu*

Il lui fallait dès lors considérer comme son alliée naturelle la toute-puissance divine. « J'avais à la soutenir par tous les moyens imaginables, allant jusqu'au sacrifice de moi-même. »<sup>26</sup>

« L'éviration devait naturellement avoir pour suite rien moins que ma fécondation par les rayons divins, en vue de la génération d'une nouvelle race d'hommes. »<sup>27</sup> Le genre humain ayant disparu, son éviration ne risquait donc plus de constituer une infamante humiliation.

« Or, pour les nerfs divins eux-mêmes [...] cette attraction n'avait plus ce même caractère effrayant – à partir du moment où, pénétrant dans mon corps, ils étaient assurés d'y rencontrer les sensations de la volupté d'âme, sensations auxquelles ils prenaient leur part. »<sup>28</sup> Cette volupté devient béatitude, c'est-à-dire félicité céleste d'être l' élu de Dieu.

Cette restauration de la structure imaginaire repose donc sur deux aspects des fantasmes libidinaux : une pratique transsexualiste, et la copulation divine liée à la féminisation.

---

<sup>22</sup> *op. cit.*, p. 572.

<sup>23</sup> *op. cit.*, p. 567.

<sup>24</sup> *Mémoires...*, *op. cit.*, [176], p. 150.

<sup>25</sup> *op. cit.*, [177], p. 150.

<sup>26</sup> *Id.*

<sup>27</sup> *Mémoires...*, *op. cit.*, [177] p. 150.

<sup>28</sup> *op. cit.*, [179], p. 152.

### *La pratique transsexualiste*

Schreber s'abandonne à une activité érotique strictement réservée à la solitude, dont il avoue qu'elle lui procure des satisfactions. Lacan l'écrit ainsi : « À savoir celles que lui donne son image dans le miroir, quand, revêtu des affûtaux de la parure féminine, rien, dit-il, dans le haut de son corps, ne lui paraît d'aspect à ne pouvoir convaincre tout amateur éventuel du buste féminin ([280], p. 228). »<sup>29</sup>

« À quoi il convient de lier, croyons-nous, le développement, allégué comme perception endosomatique, des nerfs dits de la volupté féminine dans son propre tégument, nommément dans les zones où ils sont censés être érogènes chez la femme. »<sup>30</sup> Pratique nullement indigne d'être rapprochée de la "perversion", dit Lacan.<sup>31</sup>

### *Féminisation et copulation divine*

L'autre aspect lie la féminisation du sujet à la copulation divine. La volupté désormais bénie devient béatitude de l'âme en tant qu'elle est l'état des âmes décédées.<sup>32</sup>

« Il reste, continue Lacan, que nous sommes ici dans un au-delà du monde, qui s'accommode fort bien d'un ajournement indéfini de la réalisation de son but. » [...] C'est bien là une sorte de rédemption, mais qui ne vise que sur la créature à venir ».<sup>33</sup> En effet celle du présent est pourrie et condamnée.

Le temps indéfini où sa promesse s'atermoie (dimension asymptotique du schéma I) conditionne « L'absence de médiation dont le fantasme témoigne. »<sup>34</sup> : il n'y a plus de médiation phallique, c'est-à-dire par le vivant.

### *Un fantasme qui n'est pas marqué du (- φ ) de la castration*

Dans la névrose, le champ de la réalité ne se soutient que de l'extraction de l'objet *a*, qui en même temps va lui donner son cadre. L'extraction de l'objet *a*, objet du fantasme, est liée au fait qu'il n'existe, en creux, que par ses coordonnées symboliques.

Le fantasme du sujet névrosé est une phrase souple et inextensible, refoulée, c'est le versant imaginaire de la pulsion. Dans le graphe du désir, Lacan trace l'étage surimposé de la structure où se déroule le circuit inconscient du désir.

C'est l'étage du fantasme, que Lacan écrit ainsi :  $(\S \diamond a)$

---

<sup>29</sup> « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 569.

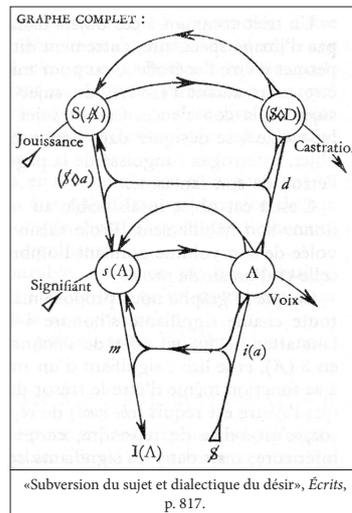
<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *op. cit.*, p. 568.

<sup>32</sup> Lacan indique que Freud en a très bien vu le sens de mortification, en mettant en relief tout ce qui lie la volupté d'âme (*Seelenwollust*) qui y est incluse, à la béatitude (*Seligkeit*) en tant qu'elle est l'état des âmes décédées (*abschiedenen Wesen*). En revanche il oppose à Freud que ce n'est pas l'histoire de la langue qui peut rendre compte de ce qui lie en allemand volupté d'âme et en tant qu'elle est celle des âmes décédées. Il ne s'agit pas de rapprochement étymologique, diachronique, mais homophonique, synchronique, conformément à l'instance de la lettre dans l'inconscient. Reste, dit-il que l'inconscient se soucie plus du signifiant que du signifié.

<sup>33</sup> *op. cit.*, p. 570.

<sup>34</sup> *Ibid.*



C'est donc aussi l'étage de l'objet  $a$  séparateur ; en tant qu'il vient humaniser le désir.

*Qu'en est-il chez le sujet de la psychose ?*

Qu'en est-il chez celui qui se suffit de l'Autre préalable,<sup>35</sup> pétrifié dans son aliénation à l'Autre sans séparation, celui qui reste figé au premier étage du graphe ?

Il y a un capitonnage, un point de capiton qui ne repose pas sur le Nom-du-Père.<sup>36</sup> Quelle est sa nature ? Lacan le précise p. 577 dans le post-scriptum : la cascade des remaniements signifiants d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire va « jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ».<sup>37</sup>

Cette métaphore vient substituer un signifiant, *LA femme*, au désir de la mère. Son effet, cette signification féminine se substitue à l'effet de signification phallique. Ceci vient à la place de  $\Phi_0$ . Il y a donc une stabilisation du rapport du signifiant et du signifié. Le signifiant *LA femme* permet une localisation de jouissance, il fonctionne comme un point de capiton.

J.-A. Miller, dans « Le salut par le déchet », apporte cette précision : « Il ne s'agit pas seulement d'obtenir une identification signifiante du sujet, son inscription sous un signifiant-maître. Il s'agit d'une identification de jouissance au lieu de l'Autre, c'est-à-dire l'équivalent de ce que son fantasme procure au névrosé comme au pervers. IL s'agit de détacher de la jouissance une parcelle qui puisse faire objet, et d'abord l'objet d'une narration, d'un scénario, comme le scénario du fantasme [...] qui peut tenir lieu de fantasme ».<sup>38</sup>

On a donc, d'un côté, la jouissance transsexuelle ; et de l'autre, le futur du monde, la mission, la rédemption. Entre les deux se creuse un gouffre entre cette jouissance transsexuelle et l'Idéal de la créature.<sup>39</sup>

En résumé, on a très tôt chez Schreber l'idée de la féminisation, ce qui correspond à être la femme qui manque aux hommes – à *tous* les hommes. Il la rejette. Puis, après le moment capital de novembre 1895, une solution s'impose, qui s'appuie sur deux termes : l'éviration,

<sup>35</sup> Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 807.

<sup>36</sup> Miller, J.-A., « L'épistémologie du classement », *La Conversation d'Arcachon, Cas rares. Les inclassables de la Clinique*, textes réunis par Carole Dewambrechies-La Sagna et Jean-Pierre Deffieux, et édités par Fabienne Henry, Michel Jolibois et Jacques-Alain Miller, IRMA, Agalma-Le Seuil, 1997, p. 156.

<sup>37</sup> « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 577.

<sup>38</sup> Miller, J.-A., « Le salut par le déchet », *Mental* n° 24, avril 2010, p. 14.

<sup>39</sup> Laurent, É., « Que faire ? », conférence à l'hôpital Sainte-Anne, Paris, inédite.

et la réconciliation avec Dieu. « Le sujet va fixer son être de jouissance comme ce qui manque à l'univers de discours. Il choisit Dieu, car Dieu est en dernière instance l'univers de parole dont il va être l'objet manquant. »<sup>40</sup> Donc, jouissance transsexuelle et érotomanie délirante.

Éric Laurent, dans sa conférence à Sainte Anne,<sup>41</sup> précise que c'est une logique très générale qui va faire pour Lacan l'originalité du sujet psychotique. Ceci veut dire que, ne prenant pas appui sur les discours établis, la croyance au père, laquelle introduit le manque, il va dès lors se produire comme ce qui manque à l'univers de discours. Un autre exemple en est donné par « être *L'artiste* » – Joyce se fait être ce qui manque aux universitaires et à la langue. Joyce assure son capitonnage par la langue éprouvée quand il écrit : il rit tout seul.

Schreber, lui, en tant que *La femme* va l'incarner comme exception, va inventer un savoir inédit,  $S_2$ , son délire propre, afin d'appareiller sa jouissance.

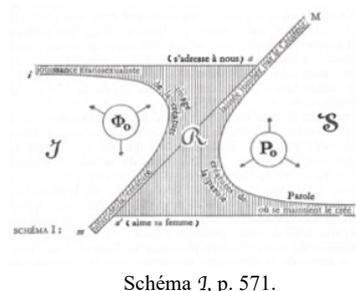
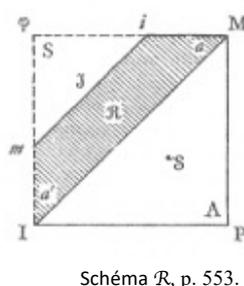
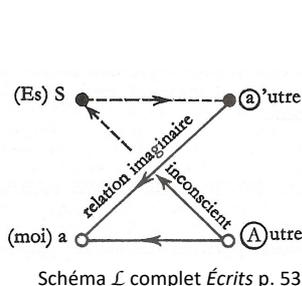
C'est donc une création sans l'appui des discours établis, car il y a un dysfonctionnement de ce qui manque. Schreber ne peut compter que sur son effort propre.

En 1902, après que Schreber se soit appuyé sur ses *Mémoires* pour son plaidoyer, la Cour d'appel de Dresde prononce la main levée de son interdiction. Il obtient de pouvoir sortir librement de l'asile, retrouve sa capacité civile et la libre disposition de ses biens. Il publie ses *Mémoires* en y ajoutant des compléments, avec l'idée que ce livre serait utile à la science, et aux autorités.

Il meurt à 68 ans en 1911, à la clinique de Dösen, près de Leipzig.

## Le schéma $\mathcal{I}$

Il faut avoir sous les yeux les trois schémas de Lacan,  $\mathcal{L}$ ,  $\mathcal{R}$  et  $\mathcal{I}$ .



« Le schéma  $\mathcal{I}$  démontre que l'état terminal de la psychose ne représente pas le chaos figé où aboutit la retombée d'un séisme, mais bien plutôt cette mise au jour de lignes d'efficiences, qui fait parler quand il s'agit d'un problème de solution élégante ».<sup>42</sup> Il permet de repérer les points géométriques du schéma  $\mathcal{R}$  sur un schéma de la structure du sujet au terme du processus psychotique. L'aspect asymptotique est saisissant, il traduit le travail d'invention du délire à l'infini.

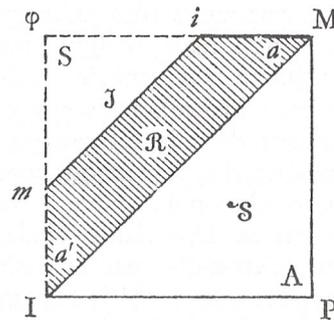
<sup>40</sup> *Id.*

<sup>41</sup> *Id.*

<sup>42</sup> « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 572.

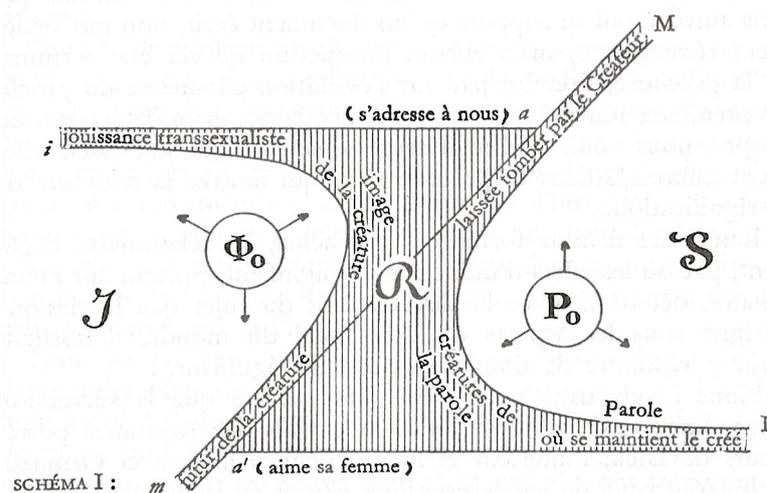
La forclusion inscrit dans le champ de la réalité (qui est une bande de Moebius) une faille entre  $a$  et  $a'$ , l'autre imaginaire et le moi. C'est là où va se jouer la régression topique au stade du miroir. Les remaniements de la structure, de ses composants et de leurs places, la déforment. Les éléments sont déplacés. L'image dans le miroir  $i$  de Schreber se transformant en femme vient à la place de  $\varphi$  élidé. Et l'idéal  $I$  prend la place de  $P$  laissée vacante par la forclusion.

La faille dans le champ de la réalité s'étend presque tout du long de la zone médiane de la bande de Moebius, si bien que les deux bouts de son trou finissent par se retrouver nez à nez. Il y a une distorsion majeure. Le gouffre de  $\Phi_0$  évide l'imaginaire, et le gouffre de  $P_0$  troue le symbolique. Ils viennent buter comme sur un mur contre la barre transverse  $a-a'$ .



Rappelons les différents éléments du schéma  $\mathcal{R}$  :

- Le ternaire imaginaire :  $m$ , le moi, et  $i$ , l'image spéculaire, soit le couple imaginaire du stade du miroir, de la relation narcissique ; et  $\varphi$ , l'image phallique.
- Le triangle symbolique :  $I$ , l'Idéal du moi ;  $M$ , le signifiant de l'objet primordial ; et  $P$  la position en  $A$  du Nom-du-Père.
- Le quadrangle  $MimI$  délimite le champ de la réalité.
- « On voit comment l'épinglage homologique de la signification du sujet  $S$  sous le signifiant du phallus peut retentir sur le champ de la réalité. »<sup>43</sup>



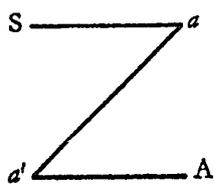
Dans le schéma  $\mathcal{I}$ , les deux lignes du schéma  $\mathcal{R}$ ,  $m-i$  et  $M-I$ , deviennent asymptotiques. La ligne qui lie  $m$  (futur de la créature) – et  $i$  (jouissance transsexualiste). L'image de la créature tourne autour de  $\Phi_0$ .

<sup>43</sup> *op. cit.*, p. 553.

La ligne I (Idéal du moi, Parole où se maintient le créé) – M (laissée tomber par le créateur) tourne autour de  $P_0$ .

Conséquences :

- La double asymptote unit le moi délirant à l'autre divin. Ce qui veut dire que pour sauver l'ordre divin et régénérer l'humanité, Schreber devra, dans un futur qu'il ne pourra rejoindre qu'asymptotiquement, devenir l'épouse de Dieu.
- I vient à la place de l'Autre.
- Pour Schreber toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi a pris la place de l'Autre. C'est une sorte d'ilot dont la consistance lui est imposée après l'épreuve par sa constance. Lors de l'acmé de la dissolution imaginaire, Schreber a alors un recours singulier à ce critère de la réalité qui est de toujours revenir à la même place. Il témoigne que « des moyens mécaniques de fixation » [...] « l'arrimage aux rayons » [...] « l'arrimage aux terres » [...] « excluent toute éventualité de disparaître entièrement dans mon corps. »<sup>44</sup>
- Cette créature réelle lui est rendue habitable parce que la disposition du champ  $\mathcal{R}$  montre que la réalité s'est restaurée pour le sujet, mais distordue par les remaniements excentriques de l'imaginaire  $\mathcal{J}$  et du symbolique  $\mathcal{S}$ .
- Enfin, le trajet  $Saa'A$  se maintient.
- 



Le schéma  $\mathcal{L}$  simplifié, « D'une question préliminaire... », page 548.

$S$ ,  $a$ ,  $a'$  et  $A$  sont les quatre pôles de la structure quadripartite exigible pour soutenir une structure subjective »<sup>45</sup>, malgré le désaxement de la relation au grand Autre et tout ce qu'elle comporte d'anomalie radicale. La relation à son semblable et le lien conjugal, restent compatibles chez Schreber.

### Quel ordre du sujet avant la décompensation ?

« Ici l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère, déclenche, d'être ébranlée, la dissolution du trépied imaginaire. »<sup>46</sup> Nous avons noté que le couple imaginaire du stade du miroir donne au triangle imaginaire la base que la relation symbolique peut en quelque sorte recouvrir ; le troisième terme du ternaire imaginaire n'étant rien d'autre que l'image phallique.<sup>47</sup> Mais pour que la psychose se déclenche, « il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. »<sup>48</sup> Alors le trépied imaginaire s'effondre.

<sup>44</sup> *Mémoires...*, *op. cit.*, [125], p. 112.

<sup>45</sup> Cf. Lacan, J., « Kant avec Sade » (1963), *Écrits*, *op. cit.*, p. 774 : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. »

<sup>46</sup> « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 565.

<sup>47</sup> Cf. « D'une question préliminaire... », p. 552.

<sup>48</sup> *op. cit.*, p. 577.

Jusqu'à-là, Schreber pouvait s'appuyer sur la consistance d'un effet de signification identificatoire. Un  $x$  dont J.-A. Miller indique dans son cours « Du symptôme au fantasme »<sup>49</sup> que chez Schreber, nous pouvons avoir une idée de cet  $x$  à partir du produit fini de son délire : faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. L'identification féminine est un effet de signification, tout comme le phallus. Reste que cette identification à la mère comme femme était purement imaginaire, non corrélée au symbolique, et échappait à la dialectique des identifications qu'il autorise. Ce dont témoignera le délire où elle va s'imposer comme pure aliénation. Le délire comme thérapeutique est donc le trajet par lequel le sujet finit par consentir à cet effet de signification, en prend la décision : le délire opère un *renversement de sa position d'indignation*.<sup>50</sup> C'est un sacrifice qui se déroule uniquement sur le plan spirituel. C'est un grand effort, puisque ça implique de donner existence au féminin. Cette expression de stabilisation de la métaphore délirante implique un Nom-du-Père de remplacement. Schreber se voue à créer le signifiant de *La* femme, il se voue à obtenir l'inclusion du signifiant de *La* femme au champ de l'Autre et en fait un prédicat.

Dans la névrose, c'est le Nom-du-Père qui est inclus dans le champ de l'Autre, et pour le commun des mortels, il y a forclusion du signifiant de *La* femme. C'est ce que veut dire l'aphorisme de Lacan "La femme n'existe pas". Le phallus est le seul signifiant, signifiant hors-pair, la seule fonction par rapport à quoi les sujets s'inscrivent, de façons diverses, côté existence et côté sexualité.

C'est avec l'effet de signification féminine que Schreber fabrique un substitut du Nom-du-Père. « Et c'est par la métaphore délirante qu'il parvient à métaphoriser la mère grâce à *La* femme. C'est à l'inverse du trajet névrotique. Il parvient à métaphoriser la mère, moyennant quoi se ramène de surcroît la Mère du genre humain. C'est très coûteux. Car Dieu ne se satisfait pas d'être un Autre du savoir. Au contraire, c'est un Autre qui sacrifie le savoir à la jouissance. C'est un Autre qui réclame en Schreber sa jouissance. Il est cette part de jouissance qui manque à Dieu et qu'il entend bien retrouver. »<sup>51</sup>

### **La position de Lacan sur la paraphrénie**

Classiquement (ce que reprend Henri Ey dans son enseignement), la diplopie paraphrénique du réel et de l'imaginaire partage le monde du délirant en deux mondes » : d'un côté le monde magique de l'au-delà, révélé et créé, qui constitue la majeure et toujours plus envahissante partie ; de l'autre une certaine adhésion à la réalité. C'est la principale caractéristique de la structure paraphrénique, qui fait éclater le cadre spatio-temporel avec un élargissement cosmique au niveau du vécu (dimension structurale mégalomaniaque) et déclenche l'automatisme idéo-verbal et la structure paralogique du délire. Ey cherchera à promouvoir les délires fantastiques et à en faire l'espace intermédiaire entre paranoïa et schizophrénie. Mais il s'appuie pour cela sur sa théorie organo-dynamique, théorie que conteste radicalement Lacan dès son texte « Propos sur la causalité psychique », écrit dix années plus tôt.<sup>52</sup>

Nous avons il y a quelques semaines montré le renouvellement de la clinique des psychoses que Lacan opère à partir de la question de l'hallucination. C'est le *perceptum*, l'objet du délire, qui vient transformer le *percipiens*, c'est-à-dire le sujet, et pas l'inverse.

---

<sup>49</sup> Miller, J.-A., « Du symptôme au fantasme », Cours « L'orientation lacanienne » 1982-1983, séance du 27 avril 1983, inédit.

<sup>50</sup> « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 567.

<sup>51</sup> Miller, J.-A., « Du symptôme au fantasme », *op. cit.*, séance du 27 avril 1983.)

<sup>52</sup> Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique » (1946), *Écrits, op. cit.*, pp. 151 à 193.

Dans le séminaire sur les psychoses<sup>53</sup>, deux ans avant la question préliminaire, Lacan évoquait l'idée d'une échelle des délires quand « Le délirant, à mesure qu'il monte l'échelle des délires, est de plus en plus sûr de choses posées comme de plus en plus irréelles. C'est ce qui distingue la paranoïa de la démence précoce, le délirant les articule avec une abondance, avec une richesse qui est justement une des caractéristiques cliniques les plus essentielles, et qui pour être des plus massives, ne doit tout de même pas être négligée. Les productions discursives qui caractérisent le registre des paranoïas s'épanouissent d'ailleurs la plupart du temps en productions littéraires, au sens où "littéraires" veut dire simplement feuilles de papier couvertes avec de l'écriture. Ce fait milite [...] en faveur du maintien d'une certaine unité entre les délires qu'on a peut-être prématurément isolés comme paranoïaques, et les formations dites, dans la nosologie classique paraprénie. »<sup>54</sup> Le document écrit, *Les mémoires d'un névropathe* est en effet la production de l'état terminal de la psychose de Schreber<sup>55</sup>, d'abord destiné aux juges afin qu'ils lèvent son internement et sa mise sous tutelle, et deux ans plus tard aux scientifiques et aux religieux.

La paraprénie n'apparaît donc plus comme une forme intermédiaire entre délire paranoïde et paranoïaque, mais vient se placer au terme d'une logique évolutive du délire chronique.

### Vers la psychose ordinaire

Dans *La conversation d'Arcachon*, J.-A. Miller évoque la notion de « maladies de la mentalité » qui « tient à l'émancipation de la relation imaginaire, à la réversibilité  $a-a'$ , éperdue de n'être plus soumise à la scansion symbolique. Ce sont les maladies des êtres qui s'approchent du pur semblant. »<sup>56</sup> La problématique de l'identification est mise en défaut chez ces sujets. Le terme d'*ego* que Lacan utilise tout au long de son enseignement nous permet d'encore mieux saisir la notion de "mentalité". C'est ce que les cinquante-deuxièmes journées d'études de l'ECF exploreront sous le thème « Je suis ce que je dis ».

Cette réflexion sur les inclassables amènera l'année suivante la Convention d'Antibes sur le concept de psychose ordinaire.<sup>57</sup>

J.-A. Miller, dans « *Effet retour sur la psychose ordinaire* »<sup>58</sup>, commente à nouveau le schéma  $\mathcal{I}$  : on a deux trous corrélés,  $\Phi_0$  et  $P_0$ .

Mais d'abord, il revisite ce qui préexiste à l'ordre symbolique. Lacan pose d'abord l'existence du désir avant la loi, la loi dont le signifiant du Nom-du-Père serait le représentant originel. Dans un premier temps, le sujet est confronté sans médiation à un signifiant *Désir de la mère*. C'est pour Lacan une nécessité logique de poser justement ce désir à partir de l'absence de la mère. C'est à partir du fait qu'elle n'est pas là, qu'elle manque à sa place, appelée par on ne sait quel désir qui n'est rien d'autre que la fonction de la raison de son absence, que ça peut valoir comme un signifiant. C'est la place vide qu'elle laisse, cette place vide valant pour le signifiant de son désir. Mais, précise Miller, la thèse de Lacan, c'est que ça ne suffit pas à faire un effet de signification où le sujet pourrait se situer, où il pourrait situer son moi. Ça suffit certainement à faire des effets de signifié, mais ça ne les articule pas, ça ne les stabilise pas, ça ne les ordonne pas. C'est donc par rapport à cette position inaugurale que Lacan, en un second temps, situe la métaphore paternelle, qui est l'opération du Nom-du-Père. En rayant

<sup>53</sup> Lacan, J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>54</sup> *op. cit.*, p. 89.

<sup>55</sup> "D'une question préliminaire...", *op. cit.*, p. 572.

<sup>56</sup> Miller, J.-A., « Enseignement de la présentation de malade », *La conversation d'Arcachon*, *op. cit.*, p. 301.

<sup>57</sup> (Collectif) : *La psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Agalma, Seuil, 1999.

<sup>58</sup> Miller, J. A. « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto* n° 94-95, janvier 2009, pp. 40-51.

ce signifiant premier, elle fait émerger la signification phallique. À la place de  $x$  se trouve substitué l'effet de signification phallique.

Avant le déclenchement, chez Schreber fonctionnait une identification compensatoire. Lacan dit pré-psychose ; on pourrait dire psychose ordinaire. Puis, arrivé à un niveau très élevé de responsabilité professionnelle, son monde s'émiette. Il s'effondre. Enfin, grâce à la décision qu'il prend, le renversement de sa position d'indignation, il devient l'écrivain de ses mémoires, qu'il adresse à sa femme, aux juges pour sortir de l'asile, enfin aux religieux et aux philosophes. Son monde se restabilise car il a pu développer une activité compensatoire sous la forme d'un délire extraordinaire.

La jouissance imaginaire « en trop » continue à exister puisque le Nom-du-Père n'est pas opérant ( $P_0$ ). Le  $(- \varphi)$  n'est pas opérant ( $\Phi_0$ ). Mais le monde se réorganise lui-même par la métaphore délirante. Son délire est un conte symbolique, un délire privé.

Dans ce texte, J.-A. Miller distingue le Nom-du-Père en tant que nom-propre et le Nom-du-Père en tant que prédicat, en tant que fonction qui impose un ordre. Chez Schreber, ce nom-du-père n'est pas Le Nom-du-Père comme tel, mais il en a la qualité, la propriété : C'est un substitut substitué au Désir de la Mère ; il lui impose son ordre.<sup>59</sup> Il s'agit d'un faire-croire compensatoire. Comme je l'ai indiqué plus haut, il y a un capitonnage, un point de capiton qui ne repose pas sur le Nom-du-Père. Le signifiant *LA femme* permet une localisation de jouissance, il fonctionne comme un point de capiton.

Bernard Porcheret

---

<sup>59</sup> *op. cit.*, p. 43.